



À la limite nord de la Normandie, serpente la Bresle. Le petit fleuve achève son cours entre Le Tréport et Eu, dans les désormais Hauts de France. Sa verte vallée fut de tous temps l'objet de convoitises et de luttes, elle servit de frontière entre les Belges et les Lyonnais, tels que les définissaient les Romains, puis entre les Picards et les Normands, tels que l'éternité nous les a livrés.

Depuis la plus haute antiquité, la vallée de la Bresle détient le titre de Reine de sa catégorie : le savoir-faire des maîtres verriers a fondé sa réputation et, aujourd'hui encore, les grands parfumeurs du monde entier viennent s'approvisionner en flacons précieux de la plus haute qualité. Les créateurs de baumes et de fragrances, ainsi que leurs riches clientes, s'enchantent des formes, des teintes et surtout du verre, ignorant que celui-ci aurait pu être tout autre si l'invention d'Hector Duchamp avait connu le succès qu'il en attendait.

Hector Duchamp était un modeste ouvrier d'un siècle passé, il suivait l'exemple de ses père et grands-pères qui excellèrent dans les ateliers à l'heure florissante de leur jeunesse. Son travail assidu à la « Fabrique normande des verres » lui valait la reconnaissance de ses chefs, les compliments du directeur : les éloges se succédaient sans répit, son talent était reconnu, sa maîtrise louée. Sa modestie faisait la fierté de ses compagnons, les ingénieurs le dirigeaient avec confiance.

Hector avait une dizaine d'enfants qui faisaient le bonheur de son ménage et aidaient leur mère aux tâches quotidiennes.

Pour nourrir sa nombreuse famille, le père passait d'interminables heures à cueillir le verre en fusion avec sa canne, avant de le façonner sur le marbre. Puis, de son souffle bref mais continu, il en faisait naître une bulle à laquelle il donnait l'arrondi attendu et la longueur souhaitée.

Hector avait peu fréquenté l'école du curé. Il savait juste signer son nom en bâtons épais, il aurait souffert à la lecture d'un journal avec ses petits caractères ou d'un courrier avec ses lettres toutes en boucles.

L'homme était avant tout un manuel, un artisan. Son corps était son unique richesse, sa bouche et ses mains produisaient des miracles et les façonnaient avec talent. Néanmoins, la bêtise n'était pas son apanage non plus ; si son cerveau n'était pas gorgé de la science des personnes instruites, s'il n'avait pas suivi de grandes études dans de belles écoles, il disposait du bon sens reconnu comme un bien populaire. Il connaissait son métier, le servait et veillait à le voir progresser par des trouvailles, trop souvent considérées comme saugrenues quand elles viennent d'un esprit simple, mais toujours qualifiées de géniales quand elles sont présentées par un ingénieur.

Vous comprenez qu'il est impossible de fournir plus de détails sur la situation d'Hector Duchamp. En dire davantage reviendrait à désigner ceux qui le commandaient avec maladresse. Souligner sa malice laisserait voir la banalité des ingénieurs qui le faisaient trimer. Déjà, le nom de l'usine est un élément qui risque de le dévoiler.

Ses chefs ignoraient qu'Hector avait un secret : l'ouvrier s'intéressait aux recherches que menaient les cerveaux de la « Fabrique normande des verres ». il écoutait les longs débats qui les opposaient en termes techniques et en hypothèses savantes. Il s'interrogeait sur la justesse d'une idée, sur l'efficacité de l'autre et surtout sur la malice de les combiner entre elles.

Ainsi, l'aîné des chercheurs s'obstinait à joindre du fer au verre pour le rendre plus solide : du fer en fusion, du fer en poudre, du fer en coloration, il ne voyait que par le fer et n'en démordait pas. Un jeune collègue avait en tête l'étamage du verre, technique réputée pour donner de jolies teintes argentées semblables aux miroirs ; une nouvelle recrue soutenait qu'en augmentant la part d'étain, il obtiendrait un verre robuste à souhait. Les autres ingénieurs ; qui avaient tout appris dans des ouvrages compliqués, avec des gravures incompréhensibles et des calculs impossibles à reproduire et à vérifier, n'avaient jamais soufflé la moindre parole et croyaient être les premiers à proposer la formule magique, à présenter la méthode infaillible.

Hector les écoutait, les respectait, leur obéissait et faisait la tâche qu'ils lui donnaient : fabriquer les flacons demandés par les clients et que l'urgence exigeait pour le lendemain.

Une fois la journée achevée et les ingénieurs partis, l'atelier retrouvait le calme de la vallée, l'artisan se retrouvait seul devant son four où il essayait d'appliquer, la canne à la bouche, ce qu'il avait entendu, compris et retenu. Il constatait ainsi les faiblesses d'une idée audacieuse ou mesurait les insuffisances d'une hypothèse prometteuse. Jusqu'au moment où...

Un jour, la fabrique reçut une nouvelle qui sonna comme un honneur sans égal : le préfet annonçait au directeur la visite de l'empereur Napoléon III.

Les ingénieurs se mirent en devoir de présenter leurs recherches, à défaut de pouvoir exposer leurs trouvailles. Les compagnons reçurent l'ordre de préparer une pièce exceptionnelle qui sera exhibée devant l'empereur, puis remise par le directeur en mains propres, au nom de tous.

Chacun s'attela à sa tâche en prévision de la date marquée d'une pierre blanche, mémorable et racontée avec vénération aux enfants et petits-enfants, pendant sept générations.

Ce jour-là, les ingénieurs portaient des costumes d'apparat qu'ils étaient allés acheter à Rouen ou à Paris. Leurs femmes s'enluminaient de bijoux comme le village n'en avait jamais vu. Les ouvriers avaient revêtu la blouse propre exempte de raccrocs, les foulards noués autour du cou, la casquette lissée au sommet du crâne.

La cité resplendissait de mille décors en papier et en tissu que les femmes avaient préparés dans les foyers. Les guirlandes voilaient les fenêtres et s'étendaient en travers des rues.

Personne ne reconnaissait le bourg tranquille et sa paisible vie rythmée par les sonneries du clocher, les cris à la sortie de l'école ou les sirènes de l'usine.

Au son des clairons et de la fanfare municipale, le cortège impérial avança dans la rue centrale, les habitants retenaient leur attention pour bien se souvenir de chaque instant. Sa Majesté descendit du carrosse, salua le peuple qui s'inclina avec dévotion, et il entra de son pas lent dans la « Fabrique normande des verres ». Il s'exclama devant la beauté des produits exposés, se félicita du savoir-faire, tant des ingénieurs que des ouvriers, puis se réjouit du flacon façonné à son intention toute particulière.

À l'issue du discours, que peu d'auditeurs entendirent tant ils étaient nombreux et tenus loin de l'estrade, Sa Majesté remit une distinction, toute particulière elle aussi, au directeur :

— Vous partagerez ce présent de l'Empire avec Messieurs les ingénieurs qui honorent le pays et avec tous vos ouvriers, dont le mérite élève la France.

Hector Duchamp était serré parmi les rangs, il n'entendit guère de mots et ne comprenait pas tous ceux qu'il percevait. Quand les applaudissements remplacèrent les paroles, il osa se faufiler entre les rangs et s'approcher de l'empereur :

— Messires, bredouilla-t-il avec confusion, j'aurais plaisir à vous présenter une innovation secrète dont seul notre pays peut s'enorgueillir.

— J'en suis certain, répondit Napoléon III, interloqué par une telle présentation apprise par cœur et récitée avec maladresse.

Hector l'invita à pénétrer dans l'atelier où il consacrait ses longues journées et demanda à rester seul avec Sa Majesté, ce que l'Empereur consentit, tant Hector avait la mine franche et honnête.

— Voilà, Monseigneur, le résultat de ma modeste production. Elle est le fruit d'un savant mélange de ce que j'ai entendu de la bouche des ingénieurs et compris avec mes méninges peu éduquées ; elle est la révolution de notre savoir à tous.

L'Empereur sourit à cette introduction maladroite, mais sincère, puis reçut des mains de l'artisan un flacon, qui était d'apparence tout semblable à celui que le directeur venait de remettre au noble visiteur.

— Il est beau, félicita le souverain, gêné de ne remarquer aucune différence avec l'autre produit de la Fabrique. Il est très beau, insista-t-il.

— Pour apprécier sa particularité, s'excusa Hector qui se rendait compte que son invention n'était pas flagrante, Votre Majesté doit le jeter au sol.

L'Empereur dévisagea son interlocuteur ; il ne comprenait pas pourquoi cet ouvrier tenait tant à voir briser son cadeau aussitôt qu'il l'eut remis. Avec hésitation, il finit par lancer l'objet en travers de l'atelier.

Oh miracle, le flacon ne se brisa pas. Hector le ramassa et, rassuré du premier succès, le jeta une seconde fois, le même effet incroyable se produisit.

— Voilà un résultat hors du commun, s'exclama l'Empereur. C'est votre invention ?

Hector le reconnut avec une fière modestie ou une modeste fierté : il avait trouvé la formule pour conférer au verre produit une solidité à toute épreuve.

— Ainsi, les flacons de France vont acquérir la réputation d'être incassables, indestructibles, à l'image de notre pays, solide et invincible.

Le souverain sembla intéressé de l'invention qui lui était présentée. Il tenait à récompenser une telle prouesse et demanda au génial créateur ce qu'il souhaitait en retour :

— Messires, j'ai dix enfants à élever, ma femme s'en occupe à la maison, elle s'y consacre du matin au soir. Par conséquent, mon travail est l'unique ressource pour leur procurer du pain.

L'empereur montrait qu'il comprenait la situation.

— Avec cent mille francs, mes enfants seraient à l'abri du besoin pour le restant de leur éducation.

— Voilà une somme tout à fait raisonnable au regard du génie de votre trouvaille.

Hector était flatté par les propos impériaux ; il ne s'attendait pas à un tel éloge.

L'Empereur appela son secrétaire et le prit à part :

— Vous octroierez à cet homme un million de francs, ordonna-t-il avec la plus grande discrétion, et vous commanderez qu'on l'élimine au plus vite, sans le moindre scrupule.

Le secrétaire, familier des étonnants ordres de son maître, fut toutefois abasourdi d'une telle offrande à un condamné. Avec un profond respect, il en sollicita le fondement :

— Cet honorable père a une large famille à élever et à installer, l'allocation permettra à sa veuve et à ses orphelins de connaître une vie sereine. Mais cet imbécile ouvrier a trouvé l'alchimie pour fabriquer du verre incassable et éternel. Imaginez-vous un seul instant que son invention soit propagée ? Son coup de génie aurait pour conséquence de mettre un frein à la prospérité de notre florissante industrie ; elle la mettrait même en péril. Et je serais tenu pour en être le premier responsable.

Ainsi l'invention de Duchamp est restée inconnue, jamais mise en œuvre et malgré toutes les recherches entreprises, bien malin qui en découvrira le secret, encore aujourd'hui le trésor d'Hector.